

Hubert veut répondre, mais son mari lui dit avec sévérité : " N'en parlons plus, ma femme, n'en parlons plus. Je veux que le comte ignore notre malheur, et je vous défends de lui écrire."

La bonne Mme Hubert, accoutumée à respecter les ordres de son mari, garde le silence et pleure. Mais Louise, qui n'avait rien dit, ne prend pas cette défense pour elle. " Je crois, se dit-elle, que mon père a tort. Sa délicatesse ressemble à de l'orgueil. Quand on est malheureux, n'est-il pas tout naturel de s'adresser à ceux que l'on a secourus ? Est-ce leur reprocher un bienfait que de leur offrir les moyens de prouver leur reconnaissance ? Se taire, c'est les outrager, c'est croire à leur ingratitudine. Non, non, M. de Lisbon ne mérite pas la conduite sévère de mon père à son égard. Je vais lui écrire dans le plus grand secret."

Elle monte à sa chambre et écrit la lettre suivante :

" Vos amis, Monsieur, sont près de tomber dans la misère. Une suite de banqueroutes imprévues leur fait perdre en un instant le fruit de leurs longues économies. Dans quinze jours, notre petit magasin et notre mobilier vont être mis à l'encre, par autorité de justice. Vous êtes notre unique ressource, et cependant mon père ne veut point vous appeler à son secours ; comme si le peu de bien que nous avons fait vous était le droit de soulager les malheureux ! Pour moi, Monsieur, je ne serai point assez injuste pour vous refuser une jouissance digne d'un cœur tel que le vôtre. Je ne connais pas l'orgueil quand il faut implorer pour mes parents les secours de l'amitié, et je suis sûre que votre délicatesse rendra justice aux sentiments de Louise AUBERT."

Louise, ne doutant pas de la reconnaissance et de la générosité de M. de Lisbon, se livra à l'espérance de voir bientôt la petite fortune de son père entièrement rétablie. Rien désormais ne pourra s'opposer à son mariage, et les plus douces espérances viennent encore lui sourire en secret.

Cependant quinze jours se sont écoulés, et Louise n'a point reçu de nouvelles de M. de Lisbon. Toutes ses espérances sont détruites. " Hélas ! se dit-elle, il ne faut donc plus compter sur personne ! "

Les créanciers du pauvre Hubert ne le laissent pas respirer. Déjà même ils ont obtenu une sentence contre lui, et tous ses meubles vont être vendus par autorité de justice. Sa petite boutique est remplie de ces gens oisifs qui cherchent partout un spectacle, et de ces gens avides qui spéculent sur tout, même sur le malheur. Les huissiers mettent à l'enchère tout le mobilier de la pauvre famille qui, retirée à l'écart, jette un triste regard sur cette scène de dé-solation.

Déjà presque tous les meubles sont vendus, lorsqu'un des huissiers, apercevant deux portraits attachés aux côtés de la cheminée, les enlève et les présente aux acheteurs et aux curieux. Ce sont les portraits du bon Hubert et de sa femme, ils les avaient fait faire dans les premiers jours de leur mariage : jours heureux où le cœur, insatiable de bonheur, ne se contente pas de ce qu'il possède, et voudrait encore en multiplier l'image. À l'aspect de ces portraits, des éclats de rire indécents se sont entendre. Le costume un peu suranné de Mme Hubert excite la gaîté de l'assemblée ; on ne pense point qu'ils sont là et qu'ils pleurent. L'un des rieurs met son écharpe au plus vil prix, et les portraits vont lui être adjugés, à son grand regret, lorsqu'un peintre fort connu dans le quartier s'écrie : " A dix mille francs les deux portraits ; — à vingt mille, dit sur-le-champ un autre peintre ; — à trente mille... à quarante mille." Ici, les enchérisseurs s'arrêtent, et les portraits sont délivrés au dernier pour la somme de 40,000 fr. Hubert, sa femme et Louise croient que c'est une nouvelle insulte ; l'assemblée est dans le plus grand étonnement. Le peintre, possesseur des portraits, prend la parole, et dit : " Pauvres ignorants ! vous vous moquez de ce dont vous ne connaissez pas le prix. Sachez donc que ces deux portraits sont d'un peintre fameux, dont les ouvrages sont très-rares, et qui n'existe plus. A ces mots, il s'éloigne, emportant les deux chefs-d'œuvre dont il vient de faire l'acquisition.

Voilà donc Hubert deux fois plus riche qu'il ne l'était avant sa catastrophe ; il peut satisfaire ses créanciers et continuer avantageusement son commerce. Ces bonnes gens sont dans la joie : qui leur est dit qu'ils possédaient chez eux tant de richesses ? Ces deux portraits, dans le temps, ne leur avaient coûté que douze francs chacun ; encore avaient-ils eu le cadre par dessus le marché. " Cependant, dit Hubert en regardant sa femme, je ne puis m'empêcher de regretter le tien. — Ah ! répond Mme Hubert, si nous avions été plus riches ! ... "

Louise partage la joie de ses parents : son mariage peut se renouer ; le père de Charles est revenu voir ses voisins. On l'a d'abord assez froidement reçu ; mais huit jours se sont à peine écoulés que Louise

est la plus heureuse des femmes.

Le lendemain de la noce, Hubert dit à sa femme et à sa fille : " Il me vient une bonne idée ! Voilà plus d'un mois que nous ne sommes allés voir M. de Lisbon, et que nous n'avons entendu parler de lui : il faut le surprendre : allons nous-mêmes lui annoncer le mariage de Louise ; je connais son cœur, notre bonheur lui sera plaisir." Mme Hubert est enchantée de cette idée ; Louise rougit : elle se souvient de sa lettre restée sans réponse, et de l'ingratitude de M. de Lisbon. " Qu'irions-nous faire chez lui ? se dit-elle ; notre présence ne lui reprochera-t-elle pas l'oubli dans lequel il nous a laissés ? Il doit la vie à mes parents, et les laissait mourir de faim ! Comment me présenter chez lui ? Quelle situation ! quel embarras ! pourra-t-il soutenir ma présence ? Louise m'a cru meilleur que je ne suis, dira-t-il en lui-même, et maintenant Louise sait que je ne suis qu'un ingrat." Elle emploie toute son éloquence pour détourner ses parents de ce voyage ; mais, comme elle n'ose parler de la lettre écrite à l'insu et contre la volonté de son père, ses raisons ne sont pas goûtées : Hubert et sa femme se font un grand plaisir de surprendre M. de Lisbon, et Louise est bien forcée de les suivre.

La petite famille arrive bientôt à la terre du comte. Hubert demande à le voir : on lui dit qu'il le trouvera seul dans son cabinet ; il monte avec sa femme, sa fille, son gendre, et ils pénètrent sans peine jusqu'à M. de Lisbon, qui les accueille avec l'air du plaisir, mais cependant avec un peu de contrainte et d'embarras. " Venez dans le salon, mes amis, leur dit-il ; venez, nous y causerons plus à notre aise que dans ce cabinet. — Pourquoi cela ? dit Hubert ; lorsqu'on est avec des personnes que l'on aime, je pense que l'appartement n'est jamais trop petit." Le comte n'ose insister : il demande au bon Hubert des nouvelles de sa santé, de ses affaires, comme s'il les ignorait, et lui reproche sa longue absence : " Quelle fausseté !" dit Louise en elle-même. Hubert raconte ses malheurs, comment il s'est trouvé tout à coup plus riche qu'auparavant, grâce aux deux portraits... Il en était là, lorsque, jetant par hasard les yeux du côté de la cheminée, il s'écrie : " Que vois-je ! Ciel ! les voilà ! mon portrait ! celui de ma femme... est-il possible !..." Louise et Mme Hubert, ayant aperçu les deux portraits, tombent aux pieds du comte, et baignent ses mains de leurs larmes.

" Eh bien ! ma bonne âme," dit M. de Lisbon avec une vive émotion, " avez-vous perdu la tête ? — Ah ! Monsieur, quelle délicatesse ! quelle générosité ! donner 40,000 fr. de nos portraits ! — Eh, mon cher Hubert ! rien de plus simple, en vérité : pouvais-je payer trop cher l'image de ceux qui ont exposé généreusement leur vie pour sauver la mienne ? Cette image chérie est toujours dans mon cœur ; je mourrais d'envie de l'avoir aussi toujours sous mes yeux, et, grâce à vous, je suis assez riche pour sacrifier quelque chose à une fantaisie. — Mais, monsieur le comte, 40,000 fr....

— Vous ne calculez pas, Hubert quand vous pouviez me faire du bien, et aujourd'hui vous vous en avisez lorsque je suis assez heureux pour vous le rendre ! C'est mal, très-mal à vous vouloir compter avec moi, c'est me faire sentir que je vous dois encore plus que je ne vous donne. Mais je vois ma petit Louise qui rougit et baisse les yeux. Je devine sa pensée ; elle m'accuse. Comment ! se dit-elle, il a su votre infortune, et il est venu si tard à notre secours ? que de chagrins pourtant il nous eût épargnés !... Mes bons amis quand j'ai appris votre malheur, j'étais à Lyon pour des affaires importantes, et retenu dans mon lit par une vigoureuse goutte. J'ai fait partir en toute hâte un jeune peintre de mes amis. Il arrive, il se concerte avec l'un des peintres les plus célèbres de la capitale, et... Bien !... je vois à présent ma bonne petite Louise qui sourit : la paix est faite, et je vous la cimenter." A ces mots, il s'approche de Louise, et lui imprime un baiser sur le front.

La famille d'Hubert resta toute la journée chez M. de Lisbon. Il avait invité les jeunes gens des villages voisins pour la fête qu'il voulait donner à Louise. Quand la nuit fut arrivée, il fit illuminer son château et ses jardins. Un petit orchestre, venu de Paris, se plaça sur un théâtre élevé sous de beaux arbres d'où pendait des lanternes de toutes couleurs, et mit en mouvement le bal champêtre. Des tables couvertes de rasfrichissements sont dressées sur le gazon, et la fête se termine par un feu d'artifice. Rien ne put égaler la joie du comte ; il se trouvait heureux de sa reconnaissance.

J.-de Caen

ON a besoin à ST. GEORGE DE HENRYVILLE d'un MAITRE D'ECOLE-MODELE et de plusieurs MAITRES ou MISTRESSES D'ECOLE INFÉRIEURE. Avec un bon certificat de morale et un peu d'instruction qu'il vienne en sûreté, il y aura de l'encouragement pour toutes les capacités. Le Maître d'École-Modèle peut compter sur de bons émolumens.

St. George de Henryville, 21 août 1846.